

**Thomas Bellinck/
ROBIN**
Simple as ABC #3:
The Wild Hunt (new work)

● Kaaistudio's

21.05, 20:30 NL/FR
22.05, 20:30 NL/FR
24.05, 19:00 NL/FR
24.05, 22:00 NL/EN
25.05, 19:00 NL/EN
25.05, 22:00 NL/FR
27.05, 19:00 NL/FR

1h30

EN/FR/GR/Arabic/Farsi › NL/FR,
NL/EN

Text

Said Reza Hosseini Adib, Samaneh Arian, Aristotle, Ghazi Ayari, Thomas Bellinck, Rihab Chaabane, Abir Farhat, Karima Ganji, Parisa Heidari, Chamseddine Marzoug, Mounir, Fatemeh Mousavi, Mohammad Javad Mousavi, Farouk Quartani, Racist Violence Recording Network, Marwen Sammoud, Ervin Shehu, Yiouli Vitou

Artistic collaborator

Jeroen Van der Ven

Direction

Thomas Bellinck

Dramaturgy

Esther Severi

Interpreting

Said Reza Hosseini Adib, Yasmine Bhar, Hayfa Ghozzi, Rym Haddad, Pafsanias Karathanasis, Amal Rouissi, Georgia Spyropoulou, Aisha Zaied

Performance

Said Reza Hosseini Adib, Ghazi Ayari, Thomas Bellinck, Abir Farhat, Karima Ganji, Parisa Heidari, Chamseddine Marzoug, Vasilis Mathioudakis, Mounir, Fatemeh Mousavi, Mohammad Javad Mousavi, Farouk Quartani, Nikos Palaialogos, Orestis Seferoglou, Ervin Shehu, The 5th Grade of the 28th Elementary School of Athens, Yiouli Vitou.

Production management

Celine van der Poel

Production

Dimitra Dernikou, Yalena Kleidara, Francesca Pinder, Sandra Raes Oklobdzija, Aisha Zaied

Light design

Lucas Van Haesbroeck

Lighting technician

Marie Vandecasteele

Pyrotechnics & set technician

Niels Antonissen

Research & production assistance

Kaat Balfort, Hayfa Ghozzi, Pafsanias Karathanasis, Bilel Melki, Amal Rouissi, Georgia Spyropoulou, Laurien Versmissen

Scenography

Camille Lemonnier

Set

Niels Antonissen, Guy Cuypers, Daan Roosen, Toneelhuis Decoratelier, Tim Vanhentenryck, Marjan Verachtert

Sound design

Bart Celis

Sound editing

Lars Morren, Emiel Redant, Johannes Ringoot

Sound technician

Arthur De Vuyst

Stagecraft

Mathias Batsleer, Steven Bontinck, Ijf Boulet, Victor Dries, Johannes Rigoot, Diederik Suykens, Bert Van Dijk

Technical production management

Arthur De Vuyst

Transcription

Samia Amami, Sana Chamekh, Farideh Ghalandari, Amira Hamdi, Cyrine Ben Ismail, Yalena Kleidara

Translation & surtitles

Yasmine Akrimi, Amal Boualga, Vassilis Douvitsas, Fahimi Hnazaee, Fatemeh, Farbod Fathinejad, Iannis Goerlandt, Welid Hmeissia, Haythem Khamri, Yalena Kleidara, Marwa Manai, Anna Muchin, Eleni Nasiou, Juliane Regler, Mona Silavi

Presentation

Kunstenfestivaldesarts,
Kaaistudio's

Production

ROBIN

Coproduction

Kunstenfestivaldesarts, Dream City / L'Art Rue (Tunis), De Grote Post (Ostend), Fast Forward Festival / Onassis Cultural Centre (Athens), Kaaithheater (Brussels),

With the support of

KASK / School of Arts of University College Ghent, LabexMed / Maison Méditerranéenne des Sciences de l'Homme (Marseille), The Flemish Community of Brussels, The Flemish Government

Concept inspired by

Grégoire Chamayou's *Manhunts: A Philosophical History*

Additional research interviews

The Asylum Service, The European Border and Coast Guard Agency, The Hellenic Police

Thanks to

Halima Aissa, Ifigeneia Anastasiadi, Dimitris Angelidis, Anonymous, Katia Arfara, Simon Baetens, Louise Bergez, Marc Bernardot, Moon Blaisse, Hassen Boubakri, Sana Bousbih, Dimitris Christopoulos, Ismael Cissé, Patrick De Coster, Johan Dehollander, Bert De Puydt, Omar Fassatoui, Apostolis Fotiadis, Jan Goossens, Hamma Weld Hamida, Louis Janssens, Lobna Jlassi, Ebia Joel, Wafa Kanzari, Khalid Koujili, KVS, Malek Lakhal, Mostfa Lakhdher, Lorena Lando, Leon Konda Ler, Mohsen Lihidheb, Mahdi Mabrouk, Jalel Mahmoudi, Ahmed Mansour, Brigitte Marin, Fatma Mathlouthi, Rosine Mbakam, Yonus Mohamed, Selma Ouissi, Kostis Papaioannou, Lefteris Papa-
giannakis, Clio Papapantoleon, Stéphanie Poussel, Fanny Robles, Eleni Spathana, Isabel Mohedano Sohm, Imed Soltani, Timo Sterckx, Loes Swaenepoel, Toneelhuis, Carine van Bruggen, Naomi Van Der Horst, An van. Dienderen, Eleonore Van Godtsenhoven et al.

Extraits d'une discussion entre Thomas Bellinck, Milo Rau et Olivia Rutazibwa.

Une seule Europe, tel a toujours été le rêve. En réalité, il existe des dizaines d'Europes : la forteresse, l'UE avec toutes ses institutions, la métropole coloniale, notre mythe primitif des Lumières et du progrès... L'Europe est une histoire aux formes plurielles.

Artistes et chercheur-se-s peuvent-ils/ elles aider à réécrire cette histoire ? Ensemble, le directeur de théâtre Milo Rau, l'artiste visuel Thomas Bellinck et l'universitaire Olivia Rutazibwa interrogent les frontières de l'Europe. « Détruisons l'idée de nation, et après, on pourra y aller. »

[...]

Olivia Rutazibwa enseigne à l'université de Portsmouth (l'UE fait partie de ses sujets de recherche et d'enseignement). Elle a notamment étudié en Italie et pour son doctorat, sa recherche portait sur les interventions occidentales en Afrique subsaharienne. Thomas Bellinck revient tout juste d'Espagne où il a participé à un projet de film sur la migration de travail et l'industrie horticole. Il se rendra bientôt à Tunis et à Athènes pour sa prochaine création théâtrale *Simple as ABC #3: The Wild Hunt*. Et enfin, Milo Rau, né en Suisse, il vit aujourd'hui entre Gand et Cologne. Il était récemment en Irak pour sa pièce *Orestes in Mosul*, après avoir travaillé dans diverses villes telles que Bucarest, Kigali, Bukavu ou encore Moscou. La table est étroite mais la carte mentale sur laquelle se déploie le trio est vaste.

Que représente l'Europe sur cette carte ? Milo Rau, Thomas Bellinck et Olivia Rutazibwa parlent d'une seule voix. Tous-te les trois critiquent les décisions et actions de l'Europe envers elle-même mais aussi pour le reste du monde. [...] Thomas Bellinck a donné forme à ses questions déjà en 2013 avec son installation *Domo De Eüropa Historio en Ekzilo*. En 2050, un musée du souvenir en ruine commémore « la vie de l'ancienne Union Européenne : les dernières années d'une longue période de paix ». Il tourne son attention aujourd'hui vers le contrôle des

frontières européennes. Comment l'Europe pense-t-elle et parle-t-elle d'elle-même ? Comment détermine-t-elle qui en fait partie et qui n'en fait pas partie ?

Au fil des années, Olivia Rutazibwa s'y sentait de moins en moins chez elle. « Comme toutes personnes flamandes, j'ai été élevée avec l'idée que l'Europe était une bénédiction naturelle : le berceau des normes et des valeurs éclairées énoncées par les Lumières que nous étions les seules à connaître, et qui devaient nous permettre de sauver le reste du monde – certainement autour des fêtes de Noël. Mais en 1994, le génocide a eu lieu au Rwanda, où un million de personnes sont mortes tandis que la communauté internationale se retirait du conflit. Par la suite quelque chose a commencé à se réveiller. » [...] C'est ainsi que notre trio déchiffre ensemble l'image que l'Europe a d'elle-même. Elle et ils n'avancent pas les condamnations habituelles – la bureaucratie européenne, le lobbyisme néolibéral, le glissement vers la droite – mais s'interrogent plutôt sur la manière dont un rêve ambitieux a pu dégénérer en un mécanisme technocratique dont la seule légitimation résonne comme une réminiscence de l'utopie originelle. L'Europe peut-elle encore se réinventer ? Pour cela, elle doit d'abord se déconstruire complètement, démanteler ses concepts fondamentaux. Ce trio est heureux de lui venir en aide, de remettre en question nos idées sur les frontières jusqu'à nos conceptions sur la citoyenneté.

Existe-t-il une œuvre d'art qui résume parfaitement votre image de l'Europe ? Ou qui vous a donné une perspective renouvelée sur l'Europe ?

Olivia Rutazibwa : *Europe on Trial* me vient à l'esprit, un tribunal artistique dont j'ai été témoin l'été dernier à Amsterdam. Pendant trois heures, toute une série de chercheur-se-s et de leaders d'opinion se sont exprimé-e-s sur la politique migratoire européenne. Mais la partie la plus bouleversante, c'est lorsque les personnes réfugiées elles-mêmes ont témoigné de leurs vécus dans les centres d'accueil pour demandeurs d'asile. C'était déchirant. Quand je pense à l'Europe, c'est l'image qui me vient à l'esprit : une forteresse qui nous semble parfaitement normale, car

elle nous est vendue chaque jour comme un système logique et inévitable. Pour moi, c'est là sa cruauté : il n'y a même plus besoin de personnes sournoises pour maintenir ce système en état de marche.

Thomas Bellinck : *À l'ombre du grenadier* publié en 1992 (traduit en français en 2003 aux éditions Complexe) est un livre qui a profondément changé ma manière de voir. C'est le premier des cinq romans écrit par Tariq Ali sur toutes sortes de conflits entre l'Europe et le monde islamique. Dans celui-là, il s'intéresse à la ville de Grenade à l'époque de la *Reconquista*, l'expulsion des musulmans hors d'Espagne. Le récit commence par un grand autodafé où brûlent des œuvres de la pensée Islamique. Nous suivons ensuite une puissante famille musulmane espagnole dont chacun des membres tente comme il peut d'échapper à la persécution : l'un choisit de se convertir au christianisme, un autre entre dans la résistance et un troisième fuit en Afrique du Nord. Tariq Ali décrit tout cela magnifiquement : non seulement la manière dont l'univers de cette famille s'effondre complètement, mais aussi l'arrivée au même moment de Cortés en Amérique. Pour la première fois, j'ai compris le lien entre l'expulsion des personnes musulmanes hors d'Europe et le début de l'expédition coloniale.

Cette histoire nous enseigne-t-elle quelque chose sur l'Europe d'aujourd'hui ?

TB Chaque année, dans le sud de l'Espagne, est célébré le *Moros y Cristianos*, un *re-enactment* exotique de la *Reconquista* qui dure plusieurs jours avec des sabres et des chameaux. En premier, Les « Maures » débarquent par bateau sur la côte, des feux d'artifice sont allumés pour symboliser la défense de l'Europe et les bateaux sont ensuite repoussés à la mer, suivis de quelques reconstitutions festives de batailles violentes. Cette image de l'ennemi est étroitement liée à toutes sortes d'autres représentations des personnes nord-africaines aujourd'hui, que l'on appelle encore dans le langage courant et de façon dénigrante les *Moros*. D'une part, on peut voir comment l'Andalousie élève son histoire arabe à un niveau caractérisé par le kitsch dans le but d'attirer les touristes à l'Alhambra, et d'autre part, des milliers de Marocain-e-s cueillent nos fruits et légumes

illégalement en tant que *Moros*. Pour moi, cette combinaison est typique de l'Europe : un récit très sélectif de l'histoire couplé au traitement inhumain des travailleur-se-s migrant-e-s rendu-e-s illégaux-aux par les législations européennes.

[...]

Vous définissez tous-te les trois l'Europe selon sa politique frontalière et migratoire. Que sont censés protéger ces murs de la forteresse Europe ?

TB En fait, ce ne sont pour l'essentiel pas à proprement parler des murs, c'est ce qui est si particulier. Ces murs que des gens escaladent n'existent que dans notre imagination. En Grèce par exemple, cette frontière est très poreuse et elle ne cesse d'être traversée. Frontex, l'agence européenne de garde-frontière externalise de plus en plus les frontières européennes vers le Sahara. Les médias continuent de porter leur attention sur la « zone de spectacle à la frontière » autour de la Méditerranée, mais les gens meurent bien avant d'atteindre la mer. C'est ce qui prête à confusion dans cette métaphore de la « forteresse Europe ». Elle suggère que les frontières sont des entités stables, mais aujourd'hui elles sont produites et surveillées depuis des gratte-ciels en Pologne ou à Tallinn, par des systèmes souterrains de stockage de données et par les drones de l'Agence spatiale européenne (ESA). Par exemple, le programme Sentinel de l'ESA a fourni des satellites pour surveiller le réchauffement climatique, mais ils se sont également révélés très efficaces dans la lutte contre la migration « irrégulière ». Ou si l'on pense à tout cet argent investi dans des projets pilotes tels que *Snoopy* et *Sniffer* pour la recherche technologique de pointe en matière de gestion des frontières, comme le « nez électronique », qui vise à remplacer les chiens renifleurs qui repèrent les personnes cachées.

OR La déshumanisation est absolue.

TB Oui, les personnes sont maintenant appelées des « sujets de données ». L'identité se réduit à des empreintes digitales enregistrées, tandis que nos données biographiques passent au second plan. À un moment, Lesbos a même institué une interdiction de

conduire les gens à Mytilène, la capitale, pour s'y enregistrer. Quiconque transportait en voiture un « sujet de données » non enregistré commettait un délit frontalier et était en quelque sorte coupable d'avoir déplacé la frontière. C'est devenu à ce point absurde. La frontière est de plus en plus intégrée. Voyez comme la définition du mot « illégal » a changé : de quelque chose que l'on fait à quelque chose que l'on est. De nombreuses formes de violence ont lieu à nos frontières.

[...]

L'idée d'un État-nation souverain est-elle le problème de l'Europe ?

OR C'est aussi ses mécanismes de pensée blanche. Parce que si toutes ces personnes à nos frontières avaient été des touristes blanc-he-s, alors nos nations trouveraient ensemble une solution, n'est-ce-pas ? La migration n'est pas du tout un problème de logistique ; il s'agit de savoir à quel point nous pensons qu'il est urgent, selon notre opinion, de savoir qui fait partie de l'Europe et qui n'en fait pas partie. Et cette opinion a été façonnée dès l'enfance de telle sorte que la migration des personnes racisées est automatiquement considérée comme une crise. « Oui, mais nos frontières ! » Qui nous empêche de repenser cette idée de frontières ? C'est ce que j'ai fait une fois à la radio marocaine. « Voulez-vous abolir toutes les frontières ? C'est de l'anarchie ! » Et comment appelle-t-on alors des milliers de personnes qui meurent parce qu'elles doivent payer bien plus qu'un simple billet d'avion, parce que nous avons décidé de qui peut entrer et qui doit rester dehors ? C'est d'une cruauté totalement ridicule. Et ceci est dû à notre image blanche de l'Europe et de nous-mêmes.

TB Et de l'idée que toutes les personnes qui arrivent en Europe voudront y rester. La même crainte s'est installée lorsque la Pologne et la Roumanie ont rejoint l'UE. Et oui, les personnes roumaines sont aujourd'hui le groupe qui connaît la plus rapide croissance en Espagne, mais beaucoup déclarent : « Je suis ici uniquement pour travailler, je ne souhaite pas nécessairement m'intégrer ». Ces personnes font des allers-retours *parce qu'elles* le peuvent. Tout comme nous en

faisons. C'est pourquoi je plaide sincèrement pour l'ouverture des ferries entre l'Afrique et l'Europe. On serait surpris de voir que peu de gens souhaitent vraiment s'installer en Europe. Pourquoi le feraient-ils ?

OR C'est vraiment un concept colonial de penser que de s'installer quelque part signifie mettre de côté ses racines, sa famille, l'ensemble de nos liens avec notre pays et notre culture, et que toutes ces personnes souhaitent simplement être comme nous. C'est ainsi que pense l'Europe : ces personnes sont des toiles vierges qui ne commencent à vivre que lorsque nous leur donnons un sens. Et donc souhaitent rester. Mais après dix ans, elles retournent.

La réponse défensive de l'Europe, de Frontex à notre discours de « crise », est-elle une réaction à une Europe en déclin ? Ou alors ce « Déclin de l'occident » est également un mythe ?

OR J'aimerais comparer cette problématique à celle de #MeToo : ce n'est qu'une question de privilèges. Si les hommes blancs trouvent injuste la mise en place de nouveaux quotas qui leur donneront moins d'opportunités, je peux le comprendre sur le plan individuel. Mais en tant qu'artistes et chercheur-se-s, nous avons la responsabilité de montrer les merveilleuses opportunités que l'ensemble de ce processus offre. Et combattre les mécanismes patriarcaux pour permettre l'inclusion de l'autre moitié de l'humanité est une belle mission. C'est ainsi que je le défends : il s'agit de redistribuer les rapports de force à une échelle globale.

TB En effet, si l'on veut caractériser l'Europe d'aujourd'hui, le système de privilèges en forme le noyau. C'est également la réponse donnée par un conseiller politique européen lors d'une des discussions les plus honnêtes que je me souviens avoir eues sur notre politique frontalière européenne. Habituellement, il s'agit uniquement de la question du « comment ». Mais dès que l'on passe à la question du « pourquoi », alors ce type de personnes deviennent furieuses. Et il a répondu d'un ton sec quelque chose du genre : « La gestion des migrations ne consiste pas à remédier à l'inégalité, mais plutôt à s'assurer au mieux que les inégalités se trouvent maintenues. » Sa transparence m'a sidérée.

Si nous poursuivons cette idée de la responsabilité de l'artiste, n'est-elle pas arrivée un peu tard en ce qui concerne l'Europe ? Ce n'est que récemment que le théâtre s'est explicitement intéressé à l'Europe ou à l'UE. Peut-être que les artistes ont mis trop de temps à travailler à une représentation alternative de l'Europe ?

Milo Rau : C'est avant tout un problème institutionnel : il n'y a pas de système européen pour le théâtre comme il existe aujourd'hui des théâtres de la ville ou nationaux. Ces théâtres de la ville ont vu le jour avec l'idée bourgeoise de la nation, ce qui a contribué à créer l'Europe que nous observons aujourd'hui. Donc un-e acteur-riche peut être une véritable divinité en Suisse, mais un-e inconnu-e en Espagne. Au-delà de ces traditions nationales, il existe un circuit de spectacles beaucoup plus international et un cirque mondial de festivals, mais ces manifestations n'atteignent que les élites culturelles.

OR J'ai l'impression que beaucoup des pratiques artistiques maintiennent une perspective européenne. Néanmoins, nous les interprétons souvent comme des expressions universelles et non plus comme européennes, car l'occident a exterminé ou refoulé de nombreuses autres cultures du savoir – de la *Reconquista* au bûcher des sorcières. C'est également frappant au sein du monde académique : de Bombay au Cap, on observe les mêmes universités occidentalisées, qui enseignent plus ou moins les mêmes choses. Saviez-vous que l'ensemble du *corpus* des sciences sociales et humaines ne provient que de cinq pays ? Il s'agit des États-Unis, du Royaume-Uni, de la France, de l'Allemagne et de l'Italie : douze pour cent de la planète. Et quand l'on sait qu'à l'intérieur même de ces pays, nous ne lisons que les hommes, alors ce chiffre tombe à six pour cent. Nous donnons donc un sens au reste du monde à travers leurs yeux.

MR Et la Russie n'en fait pas partie ? Le structuralisme, la sémiotique ?

OR En ce qui concerne la littérature, c'est peut-être plus large mais lorsque j'étais étudiante je n'ai jamais eu à lire un seul Russe. Et bien entendu, ces cinq pays ont rassemblé des connaissances d'autres géographies, mais lorsqu'elles sont intégrées dans le

corpus, elles ont souvent déjà été occidentalisées. L'eurocentrisme, avec toutes ses normes et ses valeurs, est profondément ancré dans tout ce que nous pensons et faisons.

Mais l'art au sujet de l'Europe ? Pourquoi devient-elle seulement maintenant une source d'inspiration ?

TB Je pense qu'il y a toujours eu des œuvres d'art au sujet de l'Europe, mais elles étaient souvent au service de la propagande, comme le drapeau code-barre réalisé en 2002 par Rem Koolhaas ou son exposition *The Image of Europe* sur le rond-point Robert Schuman. Peut-être avait-on besoin d'abord d'une sorte de crise d'identité : lorsque nous, européen-ne-s, nous nous sommes réveillés après 2008 dans un monde dans lequel le reste de la planète vivait déjà depuis des siècles. C'est un retournement qui affecte l'image que l'on a de soi. Dans mon cas, cela m'a conduit à un nouveau type d'introspection, alors qu'une grande partie de l'art documentaire avec lequel j'ai grandi portait principalement sur une image construite des « autres », sur un ailleurs. Ça aussi, c'est une forme d'eurocentrisme : le manque d'auto-ethnographie.

[...]

Propos recueillis par Wouter Hillaert,
1^{er} mars 2019

L'interview complète est disponible
dans le numéro 38 de *rekto:verso*
ou sur rektoverso.be

Fragmenten uit een interview met Thomas Bellinck, Milo Rau en Olivia Rutazibwa

Eén Europa, dat was altijd de droom. In realiteit zijn er tientallen Europa's: het fort, de EU met al haar instellingen, de koloniale metropool, onze oermythe over verlichting en vooruitgang... Europa is een verhaal met vele kantjes. Kunnen kunstenaars en onderzoekers het mee herschrijven? Samen tasten regisseurs Milo Rau en Thomas Bellinck en academica Olivia Rutazibwa de grenzen van Europa af. 'Laat ons het idee van de natie vernietigen, en we zijn vertrokken.'

[...]

Olivia Rutazibwa doceert aan de universiteit van Portsmouth onder meer over de EU, studeerde ooit in Italië en onderzocht voor haar doctoraat westerse interventies in sub-Sahara Afrika. Thomas Bellinck is net terug van Spanje, waar hij meewerkte aan een filmproject rond tuinbouwindustrie en arbeidsmigratie, om straks weer te vertrekken naar Tunis en Athene voor zijn komende theatercreatie *Simple as ABC #3: The Wild Hunt*. En Milo Rau, Zwitser van geboorte en nu pendelend tussen Gent en Keulen, bezocht onlangs Irak voor zijn geplande *Orestes in Mosul*, na eerder werk in onder meer Boekarest, Kigali, Bukavu en Moskou. Zo klein de tafel, zo groot de mentale kaart die dit trio erop zal openvouwen.

Wat stelt Europa op die kaart voor? Rau, Bellinck en Rutazibwa zullen elkaar niet tegenspreken. Alle drie zijn ze even kritisch voor wat deze regio met zichzelf en de rest van de wereld aanvangt. [...] Bellinck gaf zijn vragen in 2013 al vorm in *Europa Historio en Ekzilo*, een aftands herinneringsmuseum anno 2050 voor 'het leven in de voormalige Europese Unie: de laatste jaren van de lange vrede'. Nu gaat zijn fascinatie uit naar de grensbewaking van Europa. 'Hoe denkt en spreekt Europa over zichzelf? Hoe bepaalt het wie erbij hoort en wie niet?' Rutazibwa voelde er zich met de jaren steeds minder bij horen. 'Net als elke Vlaming kreeg ik Europa ingelepeld als een natuurlijke weldaad: als de wieg van verlichte normen en waarden die alleen wij kennen, en waarmee wij dan de rest van de

wereld moeten helpen – zeker rond kerst, in de Warmste Week. Maar dan zie je in 1994 de genocide in Rwanda, waar een miljoen mensen omkomt terwijl de internationale gemeenschap zich terugtrekt. Dan begint er iets te dagen.' [...] Zo rafelen Rau, Bellinck en Rutazibwa samen het zelfbeeld van Europa uit. Niet de geijkte kritieken leggen ze op tafel – de Europese bureaucratie, de neoliberale lobby, de verrechtsing – maar wel hoe een ambitieuze droom verworden is tot een technocratische praktijk waarvan alleen de legitimatie nog herinnert aan die eerste utopie. Kan Europa zich nog heruitvinden? Daarvoor moet het zichzelf en zijn diepste denkbeelden eerst weer helemaal deconstrueren, en daarbij helpt dit trio graag, van ons idee over grenzen tot onze kijk op burgerschap.

Is er een kunstwerk dat jullie beeld van Europa mooi samenvat? Of een werk dat jullie een heel nieuw perspectief op Europa openbaarde?

Olivia Rutazibwa: Ik moet denken aan *Europe on Trial*, een artistiek tribunaal dat ik afgelopen zomer meemaakte in Amsterdam. Drie uur lang kwam een hele reeks onderzoekers en opiniemakers zich uitspreken over de Europese migratiepolitiek. Maar het strafste waren de getuigenissen van vluchtelingen zelf, over hun ervaringen in asielcentra. Hartverscheurend. Als ik aan Europa denk, is dat het beeld dat bij me opkomt: een fort dat we volstrekt normaal zijn gaan vinden, omdat het ons dagelijks verkocht wordt als een logisch en onvermijdelijk systeem. Voor mij is dat de wreedheid van Europa: je hebt zelfs geen malafide mensen meer nodig om dat systeem draaiende te houden.

Thomas Bellinck: Een boek dat mijn kijk echt veranderd heeft, is *Shadows of the Pomegranate Tree* uit 1992. Het is de eerste van vijf romans van Tariq Ali over allerlei confrontaties tussen Europa en de islamitische wereld, in dit geval in Granada ten tijde van de Reconquista, de verdrijving van de moslims uit Spanje. Het verhaal begint met een grote boekverbranding van islamitische werken en volgt dan een machtige familie van Spaanse moslims die allemaal andere uitwegen kiezen:

één laat zich omdopen tot christen, een andere gaat in het verzet, een derde vlucht naar Noord-Afrika. Ali beschrijft dat allemaal heel mooi: niet alleen hoe de wereld van die familie helemaal instort, maar ook hoe in diezelfde tijd Cortés naar Amerika afreist. Voor het eerst zag ik de link tussen de verdrijving van moslims uit Europa en het begin van de koloniale expeditie.

Leert die geschiedenis ook iets over het Europa van vandaag?

TB In Zuid-Spanje vieren ze nog elk jaar de “Moros y Cristianos”: een meerdaags exotistisch re-enactment van de Reconquista, kromzwaarden en kamelen inclusief. Dan landen eerst de “moren” met schepen aan de kust, wordt er vuurwerk ontstoken als symbool van Europa’s verdediging en duwt men die boten uiteindelijk weer de zee in, met nog wat feestelijke re-enactments van gewelddaden erachteraan. Dat vijandbeeld sluit nauw aan op allerlei andere portrettingen van Noord-Afrikanen vandaag, die in de volksmond nog steeds denigrerend “moros” worden genoemd. Enerzijds zie je hoe Andalusië zijn Arabische geschiedenis bijna tot kitsch verheft om toeristen naar het Alhambra te lokken, en anderzijds worden duizenden Marokkanen er als “moros” illegaal gemaakt om ons fruit en onze groenten te plukken. Die combinatie typeert voor mij Europa: een erg selectieve hervertelling van de geschiedenis en een inhumane behandeling van illegaal gemaakte arbeidsmigranten.

[...]

Alle drie definiëren jullie Europa vanuit zijn grens- en migratiepolitiek. Wat moeten die muren van Fort Europa dan juist beschermen?

TB Het zijn eigenlijk meestal geen muren, dat is het bijzondere. Alleen in ons hoofd zien wij nog muren waar mensen over klimmen, maar pakweg in Griekenland is die grens n et heel poreus en bewegen er voortdurend mensen over. De Europese grenzen zijn door Frontex, het officiële grensbewakingsagentschap van de EU, steeds meer geoutsourcet naar de Sahara. De media blijven focussen op de “grensspektakelzone” rond de Middellandse Zee, maar mensen sterven al ver daarvoor. Dat is zo misleidend aan de metafoor “Fort Europa”. Het

suggereert dat grenzen stabiele entiteiten zijn, maar vandaag worden ze gemaakt en bewaakt vanuit skyscrapers in Polen of Tallinn, door ondergrondse data-opslag en door drones van de European Space Agency. Zo voorzag het Sentinel-programma van de ESA satellieten om de *global warming* op te volgen, maar bleken die ook perfect te dienen in de strijd tegen “onregelmatige” migratie. Of neem alle geld dat naar bedrijven gaat met namen als Snoopy of Sniffer, voor spits-technologische pilootprojecten in grensmanagement, zoals ‘de elektronische neus’. Die moet levende honden vervangen om verscholen mensen te ruiken.

OR De ontmenselijking is totaal.

TB Ja, mensen heten intussen “data-subjecten”. Identiteit is herleid tot geregistreerde vingerafdrukken, terwijl je biografische gegevens bijkomstig worden. Op Lesbos is op zeker moment zelfs een verbod ingevoerd op mensen een lift geven om zich te gaan registreren in de hoofdstad Mytilini. Want wie een ongeregistreerd “data-subject” in de auto vervoert, begaat een grensmisdrijf, verplaatst als het ware de grens. Zo absurd wordt het. De grens wordt meer en meer geïncorporeerd. Kijk hoe het woord “illegaal” is opgeschoven: van iets wat je doet naar iets wat je bent. Aan onze grenzen spelen zich vele vormen van geweld af.

[...]

Is het probleem van Europa het idee van de soevereine natiestaat?

OR Het is ook zijn witte denken. Want waren al die mensen aan onze grenzen witte toeristen geweest, dan zouden onze naties wel samen een oplossing vinden, toch? Migratie is helemaal geen logistiek probleem, het gaat erom hoe urgent we het vinden volgens onze ideeën over wie wel en wie niet bij Europa hoort. En die ideeën zijn van jongsaf zo gevormd dat gekleurde migratie vanzelf een crisis moet heten. “Ja maar, onze grenzen!” Wie verbiedt ons om dat idee van grenzen te herdenken? Dat deed ik ooit eens op de Marokkaanse radio. “Wil jij alle grenzen afschaffen? Dat is anarchie!” En wat zijn dan duizenden mensen die sterven omdat ze meer moeten betalen dan een vliegtuigticket,

omdat wij bepalen wie binnen mag en wie niet? Het is totaal belachelijk in zijn wreedheid. En dat ligt aan ons witte beeld van Europa en van onszelf.

TB Ook aan de idee dat al wie naar Europa komt, niet meer weg zal willen. Dat was ook al de vrees toen Polen en Roemenië bij de EU kwamen. En ja, in Spanje zijn Roemenen nu wel de snelst groeiende groep, maar velen zeggen: "Ik kom hier gewoon werken, ik wil niet per se integreren". Ze reizen heen en weer, omdat ze dat kunnen. Net zoals wij over en weer reizen. Daarom pleit ik oprecht voor open ferry's tussen Afrika en Europa. Je zou verstand staan hoe weinig mensen eigenlijk echt in Europa willen settelen. Waarom zouden ze ook?

OR Het is echt een koloniaal idee dat ergens anders neerstrijken inhoudt dat je tabula rasa maakt met je roots, je familie, je hele band met je land en je cultuur, en dat al die mensen dan precies als ons willen zijn. Zo denkt Europa: dat zij een leeg canvas zijn en pas beginnen te leven als wij ze betekenis geven. En dus willen blijven. Maar na tien jaar gaan ze terug.

Is de defensieve reactie in Europa, van Frontex tot ons crisisdiscours, een reactie op een Europa in verval? Of is ook die 'Ondergang van het Avondland' een mythe?

OR Ik vergelijk het graag met de kwestie #metoo: het gaat gewoon om privileges. Als witte mannen het dan oneerlijk vinden dat zij door nieuwe quota minder kansen krijgen, kan ik dat op een individueel niveau nog begrijpen. Maar als kunstenaars en onderzoekers hebben we de verantwoordelijkheid om van dat hele proces net de mooie kansen te laten zien. En patriarchale verhoudingen bevechten voor de inclusie van de andere helft van de mensheid is iets moois. Zo zou ik het verkopen: het gaat om de herverdeling van mondiale machtsrelaties.

TB Privileges zijn inderdaad de kern, als je het Europa van vandaag probeert te typeren. Dat was ook het antwoord van een Europese beleidsmedewerker in een van de eerlijkste gesprekken die ik ooit had over onze Europese grenspolitiek. Meestal gaat het daarbij enkel over de hoe-vraag. Maar zodra je doorgaat op de waarom-vraag, wordt zo iemand heel boos.

En hij blafte iets als: "Migratiemanagement gaat niet om het remediëren van ongelijkheid, maar om zo goed mogelijk dealen met de consequenties van het in stand houden van ongelijkheid." Zijn openheid blies me omver.

Als we even doorgaan op die verantwoordelijkheid van kunstenaars, is die tegenover Europa niet nogal laat gekomen? Pas recent zie je in theater expliciete aandacht voor Europa of de EU. Misschien hebben kunstenaars het te lang nagelaten om mee te werken aan een alternatieve verbeelding van Europa?

Milo Rau: Dat is vooral een institutioneel probleem: er bestaat geen Europees theater-systeem zoals er vandaag stadstheaters en nationale theaters bestaan. Die stadstheaters zijn ooit samen ontstaan met het burgerlijke idee van de natie, en dat heeft mee het Europa gecreëerd dat we nu zien. Zo kan een acteur god zijn in Zwitserland, terwijl in Spanje niemand zijn naam kent. Boven al die nationale tradities is er wel een performance-circuit dat veel internationaler is, en een mondiaal circus van festivals, maar die bereiken enkel de culturele elites.

OR Naar mijn indruk is er net heel veel kunst met een Europese kijk. Alleen lezen we die vaak als universeel en niet meer als Europees, omdat het Westen vele andere kennisculturen heeft uitgeroeid of teruggedreven – van de Reconquista tot de heksenverbrandingen. Ook in de academische wereld valt dat op: van Mumbai tot Kaapstad zie je dezelfde verwesterde universiteiten, die grosso modo hetzelfde onderwijzen. Wist je dat de hele canon van de sociale en humane wetenschappen uit slechts vijf landen komt? Dat zijn de VS, de UK, Frankrijk, Duitsland en Italië: 12% van de wereld. En als je weet dat we van die landen enkel de mannen lezen, is dat zelfs maar 6%. Door hun blik geven we dus betekenis aan de rest van de wereld.

MR En Rusland zit daar niet bij? Het structuralisme, de semiotiek?

OR In de literatuur gaat het misschien wat breder, maar zelf heb ik als student nooit één Rus moeten lezen. En natuurlijk hebben die vijf landen kennis opgepikt van elders, maar tegen de tijd dat die in de canon wordt opgenomen, is ze vaak al verwesterd. Eurocentrisme, met al zijn normen en

waarden, zit diep verankerd in alles wat we denken en doen.

Maar kunst óver Europa? Waarom lijkt dat nu pas een inspirerend thema te worden?

TB Volgens mij is er altijd kunst over Europa geweest, maar vaak was het propaganda, zoals de Europese barcode-vlag van Rem Koolhaas uit 2002, of zijn expositie 'The Image of Europe' op het Schumanplein. Wellicht was er eerst een soort identiteitscrisis nodig: toen wij Europeanen na 2008 wakker werden in een wereld waarin de rest van de wereld al eeuwenlang leefde. Dat verandert iets aan je zelfbeeld. Bij mij leidde dat in elk geval tot een nieuw soort introspectie, terwijl veel van de documentaire kunst waarmee ik opgroeide vooral over geconstrueerde "anderen" ging, over elders. Ook dat is een vorm van eurocentrisme: een gebrek aan zelf-etnografie.

[...]

Door Wouter Hillaert,
1 maart 2019

Het volledige interview is te lezen in *rekto:verso* nr. 38 of op rektoverso.be

Excerpts from an interview with Thomas Bellinck, Milo Rau and Olivia Rutazibwa

One Europe, that was always the dream. In reality, there are dozens of Europes: the fortress, the EU with all its institutions, the colonial metropolis, our primeval myth of enlightenment and progress ... Europe is a multifaceted story. Can artists and researchers help rewrite that story? Together directors Milo Rau and Thomas Bellinck and academic Olivia Rutazibwa explore the borders of Europe. 'Let's tear down the idea of the nation, and then we're off.'

[...]

Olivia Rutazibwa teaches at the University of Portsmouth (on the EU, among other things). She once studied in Italy and for her doctorate she researched Western interventions in sub-Saharan Africa. Thomas Bellinck is just back from Spain, where he took part in a film project on labour migration and the horticultural industry. He will soon be heading off to Tunis and Athens for his forthcoming theatre creation *Simple as ABC #3: The Wild Hunt*. And Milo Rau, Swiss by birth and now commuting between Ghent and Cologne, recently visited Iraq for his planned *Orestes in Mosul*, after earlier work in Bucharest, Kigali, Bukavu and Moscow, among other places. The table is small, the mental map that this trio unfolds on it is large.

What does Europe stand for on that map? Rau, Bellinck and Rutazibwa speak with one voice. All three are equally critical of what this region is doing with itself and the rest of the world. [...] Bellinck gave shape to his questions in 2013 already in *Domo de Eüropa Historio en Ekzilo*, a dilapidated remembrance museum in 2050 for 'life in the former European Union: the last years of the long peace'. Today he has turned his attention towards the border control of Europe. 'How does Europe think and speak about itself? How does it determine who belongs and who doesn't?' As the years passed, Rutazibwa felt less and less at home in it. 'Like every Fleming, I was spoon-fed the idea that

Europe was a natural blessing: as the cradle of enlightened norms and values that we were the only ones to know, and with which we then had to help the rest of the world – certainly around Christmastime. But then in 1994 the genocide happened in Rwanda, where a million people died while the international community withdrew. Then something started to dawn.' [...] This is how Rau, Bellinck and Rutazibwa unravel Europe's self-image together. They don't advance the usual condemnations – European bureaucracy, neo-liberal lobbying, the shift to the right – but ask rather how an ambitious dream has degenerated into a technocratic practice whose legitimization alone is reminiscent of that original utopia. Can Europe still reinvent itself? To do so, it must first completely deconstruct itself and its deepest concepts, and this trio is happy to help do so, from our ideas about borders to our views of citizenship.

Is there a work of art that neatly sums up your image of Europe? Or a work that has given you a whole new perspective on Europe?

Olivia Rutazibwa: *Europe on Trial* comes to mind, an artistic tribunal I witnessed last summer in Amsterdam. Over the course of three hours, a whole series of researchers and opinion makers expressed their views on the European migration policy. But the most heart-rending part was when the refugees themselves testified about their experiences in asylum centres. It was heartbreaking. When I think of Europe, that is the image that comes to mind: a fortress that we have come to think of as perfectly normal, because it is sold to us every day as a logical and inevitable system. For me, that is the cruelty of Europe: you don't even need malicious people any more to keep that system up and running.

Thomas Bellinck: A book that really changed my view is *Shadows of the Pomegranate Tree* from 1992. It is the first of five novels by Tariq Ali about all sorts of confrontations between Europe and the Islamic world, in this case in Granada at the time of the *Reconquista*, the expulsion of the Muslims from Spain. The story starts with a large

book burning of Islamic works and then follows a powerful family of Spanish Muslims who all choose different ways out: one chooses to be baptized a Christian, another enters the resistance, a third flees to North Africa. Ali describes it all beautifully: not only how the world of this family collapses completely, but also how at the same time Cortés sets off for America. For the first time I saw the link between the expulsion of Muslims from Europe and the start of the colonial expedition.

Does that history teach us something about today's Europe?

TB Every year in southern Spain they still celebrate the *Moros y Cristianos*, an exotic re-enactment over several days of the *Reconquista*, including sabres and camels. The 'Moors' first land with ships on the coast, fireworks are lit as a symbol of Europe's defence, and the boats are then pushed back into the sea, followed by some festive re-enactments of acts of violence. That image of the enemy ties in closely with all kinds of other depictions of North Africans today, which in the vernacular are still referred to derogatorily as *moros*. On the one hand, you can see how Andalusia elevates its Arab history to the level of kitsch almost to draw tourists to the Alhambra, and on the other hand, thousands of Moroccans are made to pick our fruit and vegetables illegally as *moros*. For me, that combination is typical of Europe: a highly selective retelling of history and an inhumane treatment of migrant workers made illegal.

[...]

All three of you define Europe on the basis of its border and migration policy. What are those walls of Fortress Europe supposed to protect precisely?

TB In fact, they're generally not walls, that's what's so particular. It's only in our heads that we still see walls that people climb over, but in Greece, for example, that border is very porous precisely and people are constantly moving across it. Frontex, the EU's official border-control agency, has increasingly outsourced the European borders to the Sahara. The media continue to focus on the 'border spectacle zone' around

the Mediterranean, but people are dying long before they reach the sea. That is what is so misleading about the 'Fortress Europe' metaphor. It suggests that borders are stable entities, but today they are created and monitored from skyscrapers in Poland or Tallinn, by underground data-storage systems and by the drones of the European Space Agency (ESA). The Sentinel programme of ESA provided satellites to monitor global warming, for instance, but they also proved to be perfect in the fight against 'irregular' migration. Or just think of all the money going into pilot projects such as Snoopy and Sniffer for cutting-edge technological research in border management, such as 'the electronic nose', which is to replace live dogs to sniff out concealed people.

OR The dehumanization is absolute.

TB Yes, people are now called 'data subjects'. Identity is reduced to registered fingerprints, while your biographical data become secondary. At one point, Lesbos even introduced a ban on giving people a lift to register in Mytilini, the capital. Whoever transported an unregistered 'data subject' by car was committing a border crime, was guilty of moving the border, as it were. That's how absurd it has got. The border is being increasingly incorporated. Look at how the definition of the word 'illegal' has shifted: from something you do to something you are. Many forms of violence are taking place on our borders.

[...]

Is Europe's problem the idea of the sovereign nation state?

OR It's also its white thinking. Because if all those people at our borders had been white tourists, then our nations would find a solution together, wouldn't they? Migration is not a logistical problem at all; it is about how urgent we think it is according to our ideas about who belongs in Europe and who does not. And those ideas have been shaped from childhood in such a way that coloured migration should automatically be called a crisis. 'Yes, but our borders!' Who is preventing us from rethinking that idea of borders? I once did so on Moroccan radio. 'Do you want to

abolish all borders? That's anarchy!' And what, then, are thousands of people dying because they have to pay more than a plane ticket, because we decide who can enter and who cannot? It's totally ludicrous in its cruelty. And that's due to our white image of Europe and of ourselves.

TB And to the idea that all those who come to Europe won't want to leave. The same fear took hold when Poland and Romania joined the EU. And yes, Romanians are now the fastest-growing group in Spain, but many say: 'I'm just here to work, I don't necessarily want to integrate'. They travel back and forth *because* they can. Just as we travel back and forth. That's why I genuinely argue for open ferries between Africa and Europe. You'd be surprised how few people actually really want to settle in Europe. Why should they?

OR It's really a colonial idea that settling down somewhere means that you're going to put your roots, your family, all your ties with your country and your culture behind you, and that all those people want to be just like us. This is how Europe thinks; that they are a blank canvas and only start to live when we give them meaning. And so want to stay. But after ten years they go back.

Is the defensive response in Europe, from Frontex to our 'crisis' discourse, a response to a Europe in decline? Or is this 'Decline of the West' also a myth?

OR I like to compare it to the #MeToo question: it's just about privileges. If white men find it unfair that new quotas will give them fewer opportunities, I can understand that on an individual level. But as artists and researchers, we have a responsibility to show the wonderful opportunities that this whole process offers. And combating patriarchal relations for the inclusion of the other half of humanity is something beautiful. That's how I would sell it: it's about the redistribution of global power relations.

TB Privileges are indeed the core, if you want to characterize today's Europe. That was also the response of a European policy adviser in one of the most honest discussions I have ever had about our European border policy. Usually it is only about the how-question. But as soon as you move on to the

why-question, such people get very angry. And he snapped back something like: 'Migration management is not about remedying inequality, but about dealing as well as possible with the consequences of maintaining inequality.' His openness blew me over.

If we pursue this idea of the artists' responsibility, has it not come rather late in the day with regard to Europe? It is only recently that the theatre has paid explicit attention to Europe or the EU. Perhaps artists were too slow to work on an alternative representation of Europe?

Milo Rau: That is above all an institutional problem: there is no European theatre system as there are city theatres and national theatres today. These city theatres once came into being together with the bourgeois idea of the nation, and that helped create the Europe we see today. So an actor can be a god in Switzerland, but a nobody in Spain. Above these national traditions, there is a much more international performance circuit and a global circus of festivals, but they only reach the cultural elites.

OR My impression is that there is a lot of art with a European perspective. However, we often interpret them as universal and no longer as European, because the West has exterminated or driven back many other knowledge cultures – from the *Reconquista* to the burning of witches. This is also striking in the academic world: from Mumbai to Cape Town, you see the same Westernized universities, which more or less teach the same things. Did you know that the entire canon of the social and human sciences comes from only five countries? These are the US, the UK, France, Germany and Italy: 12 per cent of the world. And if you know that we only read the men from those countries, that number falls to 6 per cent. So we give meaning to the rest of the world through their eyes.

MR And Russia's not one of them? Structuralism, semiotics?

OR Literature may be a bit broader, but as a student I never had to read a single Russian myself. And, of course, those five countries gathered knowledge from elsewhere, but by

the time it is included in the canon, it has often been Westernized already. Eurocentrism, with all its norms and values, is deeply embedded in everything we think and do.

But art about Europe? Why is it only now becoming an inspiring theme?

TB I think there has always been art about Europe, but it was often propaganda, such as Rem Koolhaas's 2002 European barcode flag, or his exhibition *The Image of Europe* on the Schumanplein. Perhaps a kind of identity crisis was needed first: when we Europeans awoke after 2008 in a world in which the rest of the world had been living for centuries. That does something to your self-image. In my case it led to a new kind of introspection, while much of the documentary art I grew up with was mainly about constructed 'others', about elsewhere. That too is a form of Eurocentrism: a lack of self-ethnography.

[...]

By Wouter Hillaert, 1 March 2019

The complete interview is available in issue 38 of *rekto:verso* or at rektoverso.be

Biography

FR En 2009, **Thomas Bellinck** (né à Recklinghausen en 1983) obtient son diplôme de metteur en scène au RICTS, l'école des arts audiovisuels et dramatiques de Bruxelles. Avant cela, Bellinck a étudié la philologie germanique à l'université de Louvain. En 2010, avec le comédien Jeroen Van der Ven, son compagnon d'études, il fonde la compagnie Steigeisen. Sous la bannière de Steigeisen, et souvent en collaboration avec le Royal Flemish Theatre, ils créent *Lethal Inc.*; *De Onkreukelbare* et *Memento Park*. En 2011, *Lethal Inc.*, une performance PowerPoint sur la quête de méthodes humaines d'exécution, est sélectionnée pour Het Theaterfestival 2011. En 2015, en collaboration avec Pieter De Buysser, auteur et homme de théâtre, Bellinck fonde la société de production ROBIN, basée à Bruxelles et dirigée par des artistes. La même année, il commence à travailler sur *Simple as ABC*, une série de performances et d'installations étudiant le dispositif européen de « mobility management ». Dans le cadre d'*Infini 1-15* (KVS), le projet d'ateliers scénistiques de l'artiste Jozef Wouters, Thomas crée *Simple as ABC #1: Man versus Machine*, un essai théâtral sur la technologie de détection de pointe. En 2016, il est nommé chercheur à la KASK/School of Arts (Haute école de Gand), où il devient un membre fondateur de l'école du documentaire spéculatif. En 2017 il monte *Simple as ABC #2: Keep Calm & Validate*, un documentaire musical sur la numérisation de la gestion des flux migratoires basé sur des entretiens avec des directeurs, des officiels et des consultants travaillant pour différentes agences et institutions européennes. À partir de 2018, Thomas travaille sur *Simple as ABC #3: The Wild Hunt* à Athènes, Bruxelles, Marseille, Ostende et Tunis.

NL In 2009 studeert Thomas Bellinck (°Recklinghausen, 1983) als regisseur af aan het RITCS, de Brusselse hogeschool voor audiovisuele en dramatische kunsten. Voor zijn regieopleiding studeert Bellinck Germaanse Filologie aan de KU Leuven. Samen met acteur en voormalige klasgenoot Jeroen Van der Ven richt Thomas in 2010 het theatergezelschap Steigeisen op. Met Steigeisen maken Van der Ven en Bellinck o.a. *Lethal Inc.*, *De Onkreukelbare* en *Memento Park*. In 2011 wordt *Lethal Inc.*, een PowerPoint-voorstelling over de zoektocht naar humane executiemethodes, geselecteerd voor Het Theaterfestival 2011. Samen met schrijver en theatermaker Pieter De Buysser

richt Bellinck in 2015 ROBIN op, een Brussels autonoom-collectief productiegenootschap, bezielt en beheerd door kunstenaars. Vanaf 2015 begint hij te werken aan *Simple as ABC*, een reeks performances en installaties over de 'Europese Migratiemanagementmachine'. In 2015 creëert hij – in het kader van kunstenaar Jozef Wouters' decorateliërproject *Infini 1-15* (KVS) – *Simple as ABC #1: Man vs Machine*, een theatraal essay over migratiespits-technologie. Vanaf 2016 is hij in het kader van *Simple as ABC* als doctoraal onderzoeker in de kunsten verbonden aan KASK / School of Arts van de HoGent. In 2017 gaat *Simple as ABC #2: Keep Calm & Validate* in première, een documentaire musical over de digitalisering van migratiemanagement, gebaseerd op interviews met agenten, beambten en consultants werkzaam voor verschillende instellingen en agent-schappen van de EU. Vanaf 2018 is Thomas in residentie in Athene, Marseille en Tunis om te werken aan *Simple as ABC #3: The Wild Hunt*.

EN In 2009 Thomas Bellinck (°Recklinghausen, 1983) graduates as a theatre director from the RICTS, the Brussels school for audiovisual and dramatic arts. Before training as a theatre director Thomas studies Germanic Philology at the University of Leuven. In 2010, together with actor and former fellow student Jeroen Van der Ven, he establishes the theatre company Steigeisen. Under the flag of Steigeisen and often in collaboration with the Royal Flemish Theatre, the two create a.o. *Lethal Inc.*; *De Onkreukelbare* and *Memento Park*. In 2011, *Lethal Inc.*, a PowerPoint performance about the quest for humane execution methods, is selected for Het Theaterfestival 2011. In 2015, together with writer and theatre maker Pieter De Buysser, Bellinck establishes the Brussels-based, artist-run production society ROBIN. The same year, Thomas starts working on *Simple as ABC*, a series of performances and installations scrutinising the apparatus of European 'mobility management'. Within the framework of artist Jozef Wouters' scenery workshop project *Infini 1-15* (KVS), Thomas creates *Simple as ABC #1: Man vs Machine*, a theatrical essay about cutting edge detection technology. In 2016, Thomas is appointed doctoral researcher in the arts at KASK/School of Arts (HoGent), where he becomes a founding member of The School of Speculative Documentary. 2017 sees the première of *Simple as ABC #2: Keep Calm & Validate* premieres, a documentary musical

about the digitisation of migration management, based on interviews with officers, officials and consultants working for different EU agencies and institutions. From 2018 onwards, Thomas is working on *Simple as ABC #3: The Wild Hunt* in Athens, Brussels, Marseille, Ostend and Tunis.

Meeting Point

Also at the festival

Festival centre + Box office

Recyclart

Rue de Manchester 13-15 Manchesterstraat
1080 Bruxelles / Brussel

Bar: open every day from 12:00

Restaurant: open every day from 18:00

Box office: open every day 12:00-20:00

+32 (0)2 210 87 37

tickets@kfda.be

Forensic Oceanography

Liquid Violence

Nine One

23.05-01.06, 12:00-19:00

+ talk: *The Mediterranean Forum: Violence and Solidarity Across Land and Sea* on 23.05, 18:00

Faustin Linyekula

Congo

KVS Box

24.05, 20:30

25.05, 18:00

26.05, 18:00

27.05, 20:30

28.05, 20:30

Monira Al Qadiri

Phantom Beard

Théâtre des Martyrs

25.05, 20:30

26.05, 15:00

28.05, 20:30

Kaaitheater is supported by:



10.05–01.06.2019
BruxellesBrusselBrussels